

d'une Republique, dont ils ne sont qu'alliez. Néanmoins lorsqu'on fait reflexion sur la maniere dont ces puissantes troupes de Barbâres furent rompuës & défaites par deux fois, ce qui paroïssoit alors impossible à toutes les forces humaines, on reconnoïtra dans ces accidens le bras du Seigneur, dont la sagesse éternelle sçait appliquer à ses fins, ce que les hommes appellent les effets du hazard, en se servant de ce qu'elle permet, pour exécuter ce qui est ordonné par les decrets de sa divine Providence.

Les Indiens perdirent en cette occasion un grand nombre de Soldats, & celuy des blesez fut encore plus grand, ainsi qu'ils l'avoüerent depuis. Les nôtres n'eurent qu'un homme tué sur le champ, & environ vingt blesez, si legerement, que la nuit-même ils monterent la garde, & firent les autres factions. Cependant, quoyque cette victoire fut grande, & encore plus complete & plus admirable que la précédente, puisque les ennemis avoient plus de troupes, & qu'ils s'étoient retirez en fuïant, la nouveauté de cet insulte par lequel les Espagnols s'étoient vû rompus & mis en desordre, fit une telle impression sur les esprits des Soldats, qu'ils retournerent au quartier tristes & abatus, en un mot, comme des troupes vaincuës. Plusieurs disoient, avec peu de respect: *Qu'ils ne pretendoient point courir à une perte évidente, pour satisfaire la vanité de Cortez. Qu'il devoit se resoudre à reprendre le chemin de Vera-Cruz, puisqu'il étoit impossible d'aller plus avant; autrement qu'ils exécuteroient eux-mêmes ce dessein, en le laissant sans autre compagnie, que celle de son ambition & de sa temerité.* Le General entendit ce murmure, & se retira à sa baraque, sans chercher à ramener les esprits chagrins & mutinez, jusqu'à ce qu'ils fussent revenus de la fraïeur qui les troubloit, & qu'ils eussent reconnu l'absurdité de leurs propositions: car les remedes précipitez sont moins propres à guerir les maux de cette nature, qu'à les irriter; parce que la peur est une passion qui agit sur l'esprit des hommes, avec une violence qui fait ses premiers efforts contre la raison.



## CHAPITRE XIX.

*Cortez appaise une nouvelle mutinerie de ses Soldats. Les Habitans de Tlascala prennent les Espagnols pour des Enchanteurs. Ils consultent leurs Devins; & par leur conseil, ils attaquent durant la nuit le quartier des Espagnols.*

Les chagrins inquiets des mécontents devenoient contagieux, & n'étoient plus retenus, ni par l'autorité des Capitaines, ni par les remontrances des gens bien intentionnez & affectionnez au General: en sorte qu'il jugea que sa présence étoit nécessaire, pour les reduire aux termes de la raison. Pour cet effet il commanda que tous les Espagnols s'assemblassent en la place d'armes, sous pretexte de déliberer sur l'état present de leurs affaires: & aiant donné ordre adroitement, que les plus mutins fussent placez le plus près de sa personne, afin que cette espece de faveur leur donnât plus d'attention pour ce qu'il diroit; *Il n'est pas besoin, dit-il, de s'étendre beaucoup sur ce que nous avons à faire maintenant; après avoir gagné en peu de tems deux batailles, où votre valeur n'a pas moins paru, que la foiblesse de nos ennemis. Il est vrai que les travaux de la guerre ne sont pas toujours terminez par la victoire. La maniere d'en profiter a aussi ses difficultez; & on doit au moins se precautionner contre les perils qui accompagnent souvent les bons succez, comme une espece de tribut imposé à la felicité des hommes. J'avoué néanmoins, mes amis, que ce n'est pas là le motif de mon inquietude: un besoin plus fort & plus pressant me rend votre conseil nécessaire. On m'a dit que l'envie de retourner en arriere, revient dans l'esprit de quelques-uns de nos Soldats; qu'ils s'animant les uns les autres, à faire cette proposition. Je veux croire qu'elle est fondée sur quelque apparence de raison; mais il n'est pas honnête qu'une affaire de cette importance se traite sourdement, en maniere de caballe. Il faut que chacun dise librement ce qu'il pense sur ce sujet; afin que son Zele pour le bien public soit*

L. iij.



autorisé, lorsqu'il n'empruntera point la figure & les apparences d'un crime. Mais afin que chacun raisonne plus nettement sur ce qui convient à tout le monde, il faut avant toutes choses, considérer l'état auquel nous sommes, & prendre pour une bonne fois, une résolution qui ne souffre plus de contradictions. Cette expedition a été approuvée, pour ne pas dire applaudie, par vous autres, d'un consentement universel. Nous avons entrepris d'aller jusqu'à la Cour de Motezuma: nous nous sommes en quelque maniere sacrifiés à ce dessein, en faveur de notre Religion & de notre Roi; après quoy il y va de notre honneur & de nos esperances. Les Indiens de Tlascala, qui ont voulu s'y opposer avec tout le pouvoir de leur Republique & de leurs alliés, ont été vaincus & dissipés; & selon toutes les regles de la prudence humaine, il n'est pas possible qu'ils demeurent encore long tems sans nous demander la paix, ou sans nous accorder le passage libre sur leurs terres. Si nous obtenons cet avantage, à quel point doit il élever notre reputation? & quelle place pouvons-nous pretendre dans l'estime de ces Barbares, qui nous en donnent déjà une entre leurs Dieux? Motezuma, qui nous attend avec tant de crainte, comme il est aisé de le reconnoître par l'artifice de ces Ambassades qu'il nous a envoyées plusieurs fois, nous regardera avec bien plus de respect, après la défaite des Tlascalteques, qui sont les braves de son Empire, dont ils ont secoué le joug par la force de leurs armes. Il y a beaucoup d'apparence qu'il nous offrira des partis avantageux, dans la crainte que nous ne nous joignons à ces Peuples revoltés contre luy: & il se peut faire aisément que les traverses que nous avons endurées de leur part, seront l'instrument dont Dieu veut se servir pour avancer notre entreprise, en éprouvant notre constance; puisqu'il n'est point obligé à faire des miracles en notre faveur, sans que nous y contribuions notre cœur & nos mains. Que si nous tournons maintenant le dos, outre que nous serons les premiers à qui les victoires auront fait perdre le courage, nous perdrons tout à la fois nos travaux, & le fruit qui les devoit suivre. Après cela, que pouvons-nous esperer, ou que ne devons nous pas craindre? Ces mêmes Peuples que nous avons vaincus, & qui sont encore tremblans & fugitifs, s'animeront par notre relâchement; & étant les maîtres des défilés d'un País difficile, ils nous suivront, & nous déferont pendant notre marche. Les Indiens amis qui servent auprès de nous, avec beaucoup de courage & de satisfaction, se separeront de nos trou-

pes, & tâcheront de s'échaper; afin d'aller en leurs País, publier notre honte: Et les Zempoales & les Totonagues, qui sont nos alliés, & l'unique ressource de notre retraite, vont conspirer contre nous, après qu'ils auront perdu cette haute opinion qu'ils avoient de nos forces. Je reviens donc à dire, qu'il faut considérer tout avec beaucoup d'attention, en mesurant les esperances que nous abandonnons, avec les perils auxquels nous nous exposons. Proposez & deliberez ce qui sera le plus expedient: je laisse toute sorte de liberté à vos sentimens; & j'ai touché ces inconveniens, plutôt pour disculper le mien, que pour le défendre. Le General eut à peine achevé son discours, qu'un des mutins connoissant la raison, éleva sa voix, & dit à ses partisans: Mes amis, notre General demande ce qu'il faut faire; mais il nous l'enseigne en le demandant. Il est maintenant impossible de nous retirer sans nous perdre.

Tous les autres témoignèrent qu'ils étoient convaincus de cette verité, & confesserent leur faute. Le reste de l'armée applaudit à leur retour; & on resolut par la voie d'acclamation, que l'on poursuivroit l'entreprise. C'est ainsi que l'on vid cesser pour un tems l'inquietude de ces Soldats, qui souhaitoient de se voir en repos dans l'Isle de Cuba; & un desir si mal fondé fut une des plus grandes difficultez qui travaillerent l'esprit, & exercerent la constance de Cortez, en toute cette expedition.

La seconde déroute des Indiens affligea extraordinairement le Peuple de Tlascala. Cette nouveauté y causoit également de l'admiration & de la honte. Le Peuple croit, que l'on fit la paix; & les Senateurs ne trouvoient plus de moyens pour continuer la guerre. Les uns proposoient de se retirer aux montagnes avec leurs familles; les autres disoient, que les Espagnols étoient des Divinitez, qu'il falloit appaiser par une prompte obéissance, & même par l'adoration. Les Senateurs s'assemblerent, afin de chercher quelque remede à tant de malheurs: mais en raisonnant sur ce sujet, ils se trouverent si étourdis, qu'ils avoient tous, que les forces de ces Etrangers paroissoient au-dessus de la nature. Neanmoins ils ne pouvoient se persuader qu'ils fussent des Dieux, jugeant qu'il étoit contre le bon sens, de s'accommoder en cela à la credulité du Peuple: mais ils retomberent dans la pensée, que



184 HISTOIRE DE LA CONQUESTE  
les exploits surprenans qu'ils faisoient, étoient l'effet de quel-  
ques enchantemens. Sur quoy ils conclurent, d'avoir recours  
à la même science, afin de les vaincre, & de desarmer un  
charme par un autre. Pour ce sujet ils firent appeller leurs  
Magiciens & leurs Sorciers, dont le Demon avoit introduit  
l'abus & les impostures en ce País-là, où ils étoient fort res-  
pectez. Le Senat leur communiqua sa deliberation, qu'ils ap-  
prouverent, en l'appuiant par des reflexions misterieuses; dé-  
clarant qu'ils étoient déjà informez de l'embarras qu'on ve-  
noit de leur expliquer, & qu'ils avoient prévu & étudié cer-  
te matiere. Ils ajoûterent, que par le moien de leurs figures  
magiques, & l'art de la devination, ils avoient déjà décou-  
vert & penetré le secret de ce mistere, qui consistoit en ce  
que les Espagnols étoient fils du Soleil, produits par l'activité  
de ses influences sur la terre des regions Orientales. Qu'ain-  
si leur plus grand enchantement étoit la présence de leur  
pere, dont la puissante ardeur leur communiquoit une espece  
de force au-dessus de la nature humaine, qui les faisoit appro-  
cher de celle des immortels; mais que l'influence cessoit lors-  
que le Soleil declinoit vers le Couchant; qu'ils devenoient a-  
lors foibles & flettris comme les herbes des prairies, & ren-  
troient dans les termes de la mortalité, comme les autres  
hommes: Que par ces raisons il falloit les attaquer durant la  
nuit, & les exterminer avant que le retour du Soleil les rendît  
invincibles. Les Senateurs donnerent plusieurs éloges au grand  
sçavoir des Magiciens, avec une extrême joie de ce qu'ils  
avoient trouvé le nœud de la difficulté, & fraié le chemin pour  
obtenir la victoire. Cette maniere de combattre durant la nuit,  
étoit tout à-fait opposée à l'usage de ces Peuples: neanmoins  
comme les accidens extraordinaires ont peu d'égards pour la  
coûtume, cette importante resolution fut communiquée à Xi-  
cotencal, à qui on ordonna d'attaquer le camp des Espagnols  
après le Soleil couché, & de les exterminer avant qu'il se le-  
vât. Le General Indien commença à préparer toutes choses  
pour cette action, ajoûtant foi à l'imposture des Magiciens,  
d'autant plus qu'elle alloit à sa décharge, & qu'il sçavoit qu'elle  
étoit autorisée par l'avis du Senat.

Cependant les Espagnols eurent diverses rencontres de peu  
de conséquence. Quelques troupes des ennemis parurent auprès  
du

DU MEXIQUE. LIVRE II. 185  
du camp: mais elles se mirent en fuite avant que de combattre,  
& on les poussa avec assez de perte pour les Indiens. On fit des  
sorties, à dessein de faire contribuer les Villages voisins, dont  
les Habitans reçurent un traitement favorable, qui gagna aux  
Espagnols le cœur de ces Peuples, & une grande abondance  
de vivres. Le General donnoit ainsi tous ses soins à empêcher  
que l'oisiveté d'un campement ne fît relâcher quelque chose  
de la vigilance des Officiers, & de la discipline militaire. Il  
posoit plusieurs sentinelles au loin, & faisoit faire la garde à  
toute rigueur: les chevaux étoient sellez toutes les nuits, avec  
la bride à l'arçon; & le Soldat qui quittoit ses armes, étoit  
condamné à dormir armé, ou à ne dormir point. Ces regles  
d'exactitude, qui ne paroissent superflues qu'aux negligens,  
furent alors fort nécessaires à Cortez: car la nuit destinée à  
l'assaut étant arrivée, les sentinelles découvrirent un gros d'en-  
nemis qui marchoit vers le camp, au petit pas, observant un  
grand silence, contre la coûtume de cette Nation. Ils en aver-  
tirent sans faire aucun bruit: & comme cet incident tomba en  
un tems où nos Soldats étoient sur leurs gardes dans toutes les  
formes accoutumées, on garnit promptement le rempart, & on  
prepara à loisir tout ce qui étoit nécessaire pour la défense.  
Xicotencal étoit luy-même tellement enivré de la créance  
qu'il donnoit au discours des Magiciens, qu'il pensoit trouver  
les Espagnols languissans & sans aucune force, & les tailler en  
pieces, avant que le Soleil en eût la moindre connoissance:  
neanmoins il n'oublia pas de se faire suivre de dix mille Indiens  
armez, pour aider à tuer les Etrangers, en cas qu'ils ne fussent  
pas encore entierement flettris par l'absence de leur pere. Nos  
Soldats les laisserent approcher des remparts, sans faire aucun  
bruit; & le General Indien ordonna trois attaques en divers  
endroits du quartier. Cet ordre fut exécuté par les Indiens  
avec beaucoup de diligence & de hardiesse; mais ils trouve-  
rent par tout une resistance à quoy ils ne s'attendoient pas. On  
les reçut si vigoureusement, que plusieurs y perdirent la vie;  
& le reste prit d'autant plus d'épouvente, qu'ils avoient eu de  
confiance d'attaquer des murailles qu'ils croioient trouver sans  
défense. Xicotencal reconnut un peu trop tard l'imposture de  
ses Sorciers, & la difficulté de cette entreprise: mais il ne con-  
sulta là-dessus, que sa colere & son courage. Il ordonna donc



qu'on revint de tous côtez à l'assaut, en poussant tout le gros de son armée contre les remparts. On ne peut nier que ces Indiens ne témoignassent une valeur extraordinaire en ce combat, qui se faisoit contre l'usage ordinaire, durant la nuit, contre une place forte par l'art & par la nature. Ils s'aïdoient des épaules de leurs compagnons pour monter sur le rempart où ils recevoient sans s'étonner les blessures, qu'ils rendoient plus profondes, en se poussant dans les armes des Espagnols : ainsi les premiers tomboient, sans que ceux qui les suivoient parussent rebutez par leur disgrâce. Le combat dura long-tems de cette maniere, où le delordre des ennemis ne nous étoit pas moins favorable, que la difference des armes, jusqu'à ce que Xicotencal voïant qu'il luy étoit impossible de venir à bout de son dessein, fit sonner la retraite. Alors Cortez, qui avoit l'œil à tout, connoissant la foiblesse des Indiens, qui se retiroient par troupes sans aucun ordre, sortit avec une partie de ses gens de pied & tous ses Cavaliers, qui se tenoient prêts, aïant garni de sonnettes le poitrail de leurs chevaux, afin que la nouveauté de ce bruit donnât encore plus de terreur aux Indiens. Cette charge imprévüe jetta parmi eux une si terrible fraïeur, qu'ils ne songerent qu'à fuir de tous côtez, sans faire aucune resistance. La campagne fut couverte de morts, & de blesez qui ne pûrent suivre les autres : & il n'y eut de nôtre côté, qu'un Zempoale tué, & deux ou trois Espagnols blesez ; ce qui parut un miracle à tous ceux qui virent l'effroyable quantité de fleches, de dards & de pierres qui étoient tombées dans l'enceinte du camp. Les Soldats celebrerent une victoire qui leur avoit si peu coûté, par des démonstrations singulieres de joie & de satisfaction ; quoyqu'ils ne scûssent pas encore de quelle importance il leur étoit, d'avoir donné une épreuve de leur valeur durant la nuit, ni l'obligation qu'ils avoient aux Magiciens de Tlascala, dont la sotise leur servit beaucoup en cette rencontre, puisqu'elle éleva la réputation des Espagnols jusqu'au dernier point de gloire, & leur fit obtenir la paix, qui est le meilleur fruit de la guerre.

## CHAPITRE XX.

*Le Senat ordonne à son General de faire cesser les hostilités. Il n'obeit point, & prend la resolution d'insulter le quartier des Espagnols. On découvre & on châtie ses espions : & l'on commence à parler d'un traité de paix.*

Après que les Tlascalteques eurent vû disparoître ces grandes esperances, qui n'étoient fondées que sur le succez d'une attaque qu'ils s'imaginoient devoir être favorisée du secours de la nuit, le Peuple commença à crier qu'il falloit faire la paix : & les Nobles, qui n'étoient pas moins étonnez que le vulgaire, se trouvoient alors dans les mêmes sentimens, quoyqu'ils fissent moins de bruit. Les Senateurs voïoient tous leurs raisonnemens vains, & tous leurs expediens malheureux ; ce qui leur causoit un chagrin, dont le premier effet fut de punir leur sote credulité sur ces Sorciers, qui en avoient abusé. Ce n'étoit pas pour eux une nouveauté, d'être trompez par ces imposteurs ; mais cette fourbe étoit d'une trop grande consequence, pour ne pas exciter la colere de ceux qui en avoient été surpris. Ils en sacrifierent donc deux ou trois des plus anciens sur les Autels de leurs Dieux ; ce qui servit de réprimande aux autres, qui apprirent ainsi aux dépens de leurs superieurs, qu'il falloit mentir en presence du Senat avec plus de précaution, & moins d'effronterie.

Après cette execution les Senateurs s'assemblerent, à dessein d'examiner serieusement une affaire de cette consequence, & tous conclurent à la paix. Ils donnerent alors aux lumieres de Magiscatzin, l'avantage d'avoir connu la verité : & les plus incredules avoüerent, que ces Etrangers étoient sans difficulté, les hommes celestes prédits par leurs propheties. On ordonna donc, qu'on envoieiroit à Xicotencal un ordre exprés de faire cesser toute sorte d'hostilité, & de se tenir seulement sur ses gardes : en luy déclarant que le Senat vouloit faire un traité de paix,